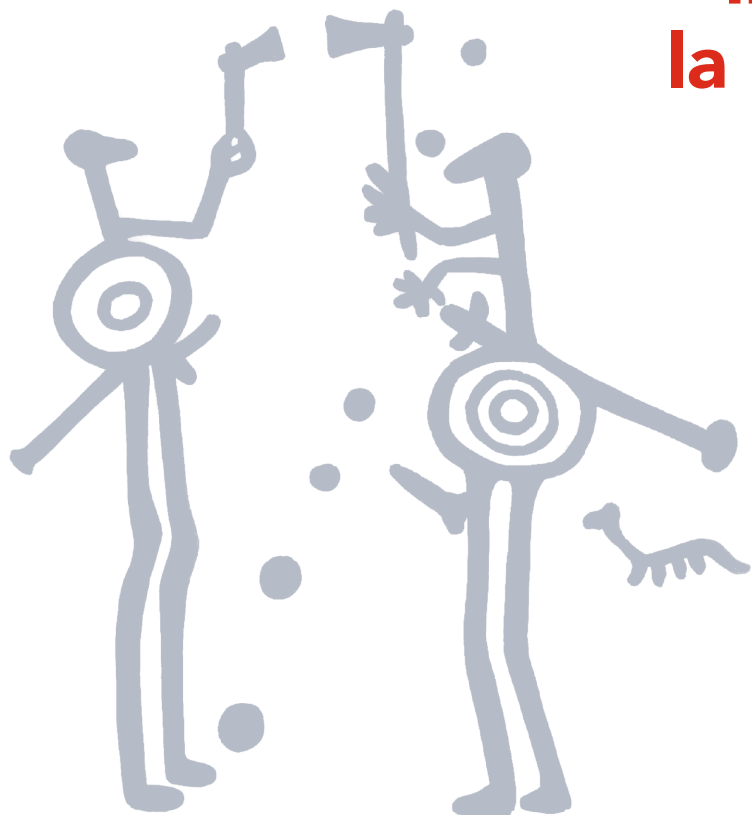


Anne LEHOËRFF

PAR LES ARMES

**Le jour
où l'homme
inventa
la guerre**



Belin:

Par les armes
Le jour où l'homme inventa la guerre

Anne Lehoëuff

Par les armes
Le jour où l'homme inventa la guerre

Belin:

En couverture: Dessin d'après une gravure rupestre de Tanum, en Suède, datant de l'Âge du bronze et montrant des guerriers combattants.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*Aux «deux Jean» qui se sont rencontrés pacifiquement
autour d'une épée de l'Âge du bronze:
Jean Guilaine qui lui a donné vie à Jugnes (Aude),
Jean Dubos qui l'a ressuscitée¹...*

RENCONTRE AVEC LA GUERRE

Je hais les armes et la guerre¹...

Un jour, les hommes inventèrent la guerre. Était-ce un lundi d'avril, au milieu d'une belle matinée ensoleillée? Pourquoi pas. Mais à quelle date? De quelle manière? Et comment les historiens peuvent-ils le savoir? Toute enquête débute avec les traces du passé, celles qui sont écrites bien sûr quand elles existent, mais également avec toutes les archives laissées par l'homme au cours de son histoire. Se pencher sur l'invention de la guerre, c'est s'aventurer sur le territoire périlleux des origines². C'est également se risquer à analyser cette naissance de la guerre dans des sociétés orales disparues, accessibles uniquement grâce à des documents matériels, ceux de l'archéologie.

Comment l'histoire vient à l'historien

En Europe, entre la mer Baltique et l'Atlantique, depuis les plaines qui encadrent le Danube jusqu'aux bords de la Garonne et du Tage, des centaines de milliers d'armes ont été découvertes. Dans des tombes, rassemblées en terre ou jetées dans les eaux. Ignorés ou ponctuellement recueillis pendant

des siècles, ces objets ont suscité une attention nouvelle depuis les débuts d'une archéologie scientifique, il y a deux cents ans environ. Classés par types, ils ont permis de diviser le temps, d'établir des chronologies. Associés par ensembles cohérents, intégrés à d'autres sortes de données, ces mobiliers ont aussi servi à retrouver des groupes humains (des « cultures » archéologiques) ayant vécu ensemble, selon des modalités précises, durant certaines périodes. Peu à peu, depuis le XIX^e siècle, ces traces ont contribué à faire émerger du néant, sur le sol européen, des pans entiers d'une histoire dont on avait à peine gardé la mémoire, faute de mots.

Dans cet énorme corpus documentaire, certains vestiges se rapportent directement à la violence, et même à la guerre appréhendée comme conflit légitimé par la société et organisé par les hommes qui détiennent le pouvoir. Parmi les armes, la naissance de l'épée entre 1700 et 1600 avant notre ère, en différents points d'Europe, marque un moment clef³. C'est le premier objet créé pour un usage dépourvu d'ambiguïté : blesser, tuer. L'étudier, c'est aborder des questions techniques, d'usages, de croyances, de sociétés et même de politique. Tel est le point de départ de cet ouvrage : « entrer en guerre par les armes », non seulement pour comprendre les moyens et les mécanismes des conflits armés, mais également pour analyser les sociétés elles-mêmes.

Dès les débuts du II^e millénaire avant notre ère, la présence d'armes métalliques ne laisse planer aucun doute sur la réalité de la guerre. Un certain nombre d'indices permet d'en préciser les contours et les dynamiques propres. Elles constituent un jalon, y compris dans une course à l'armement. Est-ce une naissance ou un début ? Le « jour » de l'invention ? Pour répondre à cette question, il faut remonter vers un passé plus ancien encore, au Néolithique, et même avant, au Paléolithique. Jusqu'où, sur ce chemin, les traces matérielles

attestent-elles la « guerre » ? Plutôt que de plonger dans les profondeurs du temps pour tenter d'y déceler des traces de guerre éventuelle, le choix a été fait de partir des certitudes que livre l'Âge du bronze et de les mettre en perspective.

Le cadre géographique est vaste. Il recouvre les milliers de kilomètres carrés de l'Europe centrale et occidentale. Il est ce monde inconnu que les Grecs ont qualifié de « barbare » dans une appellation qui ne désignait alors que l'étranger et qui a fini par prendre une connotation négative. Au fil du temps, depuis « notre » implantation de *Sapiens*, cet isthme de l'Eurasie a connu des variations de climat et des mutations profondes. Cet immense espace a été le théâtre de changements, de créations de territoires qui ont été maintes fois redessinés. Les hommes, rassemblés, y sont devenus agriculteurs et sédentaires à partir du VI^e millénaire avant notre ère, mais sans jamais cesser de voyager sur terre comme sur mer. Ils ont travaillé des matériaux très variés, ils ont prié, ils ont construit des maisons et des architectures dédiées à leurs croyances, ils ont enterré leurs morts de différentes façons. Ils se sont aussi affrontés. Les traces de violence entre les individus sont très anciennes. Les témoignages d'une « guerre » au sens plein du terme soulèvent plus d'interrogations. Le sujet touche l'humanité tout entière. Il est légitime – et nécessaire – qu'il soit abordé pour l'histoire européenne la plus ancienne, avant l'écriture. J'en suis la première convaincue. Pourtant, ce n'est qu'« à reculons, comme une écrevisse » que ce texte a vu le jour⁴. Comment l'expliquer ?

Poser la question revient, d'une certaine manière, à se demander comment un historien choisit son sujet d'étude. Voire, comment un sujet vient à l'historien. En un mot, comment s'opère cette rencontre ? Elle procède d'une forme d'assemblage complexe, un cocktail d'une infinie subtilité, une alchimie faite de fondamentaux immuables associés à

des paramètres variables selon les individus. Les maîtres enseignent à leurs élèves qu'ils sont des citoyens de leur temps avant même d'être des historiens. Et ils ont raison car un sujet en apparence identique («les funérailles», «les menus de fête» aussi bien que «l'école», etc.) ne peut être appréhendé de la même manière en 1898 et en 2018. Cette évidence chronologique se combine avec celle des lieux. Mais cette réalité des cadres spatio-temporels, valable de manière générale, ne suffit pas. Il faut encore y ajouter des explications liées aux femmes et aux hommes eux-mêmes, à leur histoire et leur personnalité. Le vécu de chacun (individuel et familial) s'accompagne de sensibilités, de poids, de formes de devoirs qui interfèrent avec les thèmes d'étude. Surtout s'il s'agit de sujets douloureux et violents. On le constate, les descendants des déportés de la Shoah endossent davantage une forme de responsabilité, consciente ou non, à traiter cette question que ceux qui n'ont pas été directement touchés par ces événements. Il en va de même pour des sujets tels que l'esclavage et la ségrégation raciale. Bien sûr, les schémas ne sont pas aussi simplistes et les réactions peuvent être variables. Les chercheurs qui traitent de la violence n'ont pas plus de goût ou de disposition personnelle pour le sujet. Simplement, ils l'abordent et l'affrontent alors que d'autres ne le font pas. Il peut y avoir adhésion à une forme de filiation ou au contraire rejet ; il en découle une mise à distance plus ou moins grande de l'individu, à la fois vis-à-vis d'un héritage, lié à un cadre qui le dépasse, et avec son travail en tant qu'historien. Une personne ayant elle-même subi des violences peut chercher à en faire son objet d'étude pour mieux en comprendre les mécanismes ou, au contraire, préférer le bannir de son champ scientifique car la confusion entre le registre personnel et celui de la recherche apparaît comme risquée, dangereuse, à la fois à titre personnel et parce que les pistes semblent trop brouillées pour que le travail

d'historien soit envisageable. L'une ou l'autre des options n'est ni meilleure ni moins bonne. Les individus composent avec ce qu'ils peuvent faire en tant que scientifiques et en tant qu'êtres humains, sans compter qu'au fil des années, chacun peut évoluer, s'autoriser ce qu'il s'interdisait ou au contraire rejeter ce qui lui a été possible un temps, au fil de son propre vécu, de sa propre évolution et maturité. S'ajoutent également, du côté du chercheur, des appétences diverses dont les origines sont multiples et qui conditionnent des envies de se saisir de thématiques et d'horizons historiques. En d'autres termes plus savants, et on l'a aujourd'hui maintes fois démontré, l'historien ne saurait échapper à sa propre historicité⁵.

Dans cette mosaïque composite enfin, et dans un registre un peu différent, se pose la question majeure de la source, de la « preuve ». Au XIX^e siècle, il n'y a eu de « Préhistoire » imaginable qu'à partir du moment où les données ont surgi du sol. Objets, lieux de trouvailles, ossements ouvraient des perspectives inattendues qui n'entraient pas dans les cadres intellectuels, politiques ou religieux de l'Europe occidentale et de ses prolongements. Ce fut un bouleversement, parfois compliqué, des certitudes des savants et des sociétés de cette époque. Cette rencontre avec un très lointain passé serait restée impossible sans les découvertes archéologiques, mais ce n'est pas parce que ces dernières ont été faites que la compréhension de ce passé très lointain a été simple ou immédiate. La source documentaire est nécessaire mais pas suffisante. Il faut que les mécanismes intellectuels soient au rendez-vous et que les méthodes soient opérationnelles.

Entrer en guerre

Au moment où j'écrivais ces lignes, paraissait l'ouvrage de Stéphane Audouin-Rouzeau, *Une initiation. Rwanda*

(1994-2016)⁶. Il relate l'expérience d'un historien, spécialiste de la guerre contemporaine, qui s'est penché sur la violence en terre de génocide récent, dont les traces sont omniprésentes et l'issue, à moyen et long terme, encore incertaine⁷. Lire d'autres textes sur un sujet qui a des points communs – la violence humaine – avec celui sur lequel on travaille, qui complète la réflexion et ouvre l'esprit, est une démarche classique, ordinaire. Nul besoin que le sujet soit situé exactement dans le même temps et le même espace que son propre objet d'étude. Rapprocher des données de mêmes horizons s'impose régulièrement au cœur de la recherche spécialisée pour approfondir tel aspect, compléter tel autre. L'apprentissage d'autres réalités offre un regard différent, une focale d'observation décalée. Les mots de Stéphane Audouin-Rouzeau soulignent, à travers le Rwanda, combien la guerre peut rattraper les hommes qui l'étudient, même quand ils l'ont inscrite consciemment, et de longue date, dans un parcours professionnel.

Mon cheminement est différent. Je m'intéresse à un lointain passé et à des sociétés disparues depuis que je suis enfant, comme tant d'autres, au détail près que j'en ai fait mon métier. Plus encore, dans ces mondes anciens, mon attention s'est portée sur les sociétés orales de la Protohistoire européenne – le Néolithique et les âges des métaux – entre les VI^e et I^{er} millénaires avant notre ère pour s'en tenir à l'Europe occidentale⁸. Ma fascination première était multiple : se plonger dans un très lointain passé entouré d'une forme de halo de brume tant il est ancien, éloigné de nous, oublié depuis si longtemps. En ramenant ces femmes et ces hommes dans le monde contemporain, on pouvait avoir l'audace d'abolir le temps, directement en touchant ces témoignages du passé et symboliquement en leur redonnant une forme de vie. En outre, pour ces sociétés orales, ce processus ne passait pas par la lecture de mots et de textes, quels qu'ils soient. Non,

il fallait lire des traces en apparence muettes. Des vestiges matériels, derrière lesquels se cachaient des individus, des gestes, des choix de société, et qui (re)prenaient ainsi vie. Le jeu était d'autant plus attrayant qu'il semblait compliqué et dépourvu de clefs de compréhension dans notre environnement immédiat.

Cet enthousiasme, sans doute nourri d'un brin de folie, a été très rapidement porté par une forme de militantisme intellectuel qui s'est renforcé au fil des années face à une méconnaissance de ces époques et aux conséquences de leur marginalisation relative dans les cadres académiques : certes, ces sociétés n'avaient pas d'écrit, mais elles appartenaient elles aussi à l'Histoire et ceux qui les racontaient étaient des « historiens de la matérialité » au même titre qu'il existait des « historiens de l'écrit ». La capacité à mettre en récit reposait, non pas sur la nature des sources laissées par les sociétés du passé, mais sur le travail des historiens contemporains, la démonstration, qu'ils rendaient accessible, réalisée à partir de leurs sources⁹. Le devoir du chercheur était d'affronter – de dénoncer parfois – cette réalité et de trouver des mots pour que ces sociétés orales disparues existent aussi légitimement que les « Autres » dans le récit historique¹⁰.

Dans l'immensité des sujets possibles en Protohistoire européenne, mon attention s'est arrêtée sur l'artisanat, et plus particulièrement celui des alliages cuivreux des âges des métaux (Âge du bronze, – 2200/– 800 environ à l'échelle européenne, Âge du fer, jusque – 52 pour l'isthme le plus occidental de l'Europe), avant que je ne me recentre plutôt sur l'Âge du bronze. Le choix de ce sujet reposait sur un intérêt accordé aux capacités des hommes, lorsque leur esprit et leur habileté rencontrent la matière et qu'ils la transforment, la façonnent. Mon attrait se porta vers l'*homo faber* et tous les

rouages intellectuels aussi bien que manuels qui se combinent pour donner corps, volume, fonctionnalité, esthétique, sens, à un matériau que la nature met à disposition de manière plus ou moins évidente. En suivant cette voie, je mettais mes pas dans ceux du préhistorien et ethnologue André Leroi-Gourhan qui n'avait jamais travaillé sur la métallurgie (ou la guerre), mais avait promu un outil intellectuel, la « chaîne opératoire », qui permettait de visualiser à la fois l'immatérialité des gestes qui s'étaient évanouis dans le mouvement et les traces que les archéologues mettaient au jour¹¹. Un concept assez puissant pour qu'aujourd'hui encore l'expression soit systématiquement mentionnée dans la langue de Molière, même au pays de Shakespeare¹². Je n'ai jamais rencontré l'homme, trop tôt décédé pour que je le croise, mais je me suis nourrie de ses écrits. Je me suis positionnée en technologue, spécialiste d'une métallurgie ancienne réalisée par des hommes disparus il y a plusieurs millénaires. En étudiant leur travail, je poussais la porte de leur atelier, je les approchais et tentais d'analyser leurs choix. Ma première fouille fut celle d'un atelier de bronzier sur l'oppidum de Bibracte, un fabricant de fibules. Ma première étude porta sur les moules de bronziers de la plaine du Pô, puis les fabrications de fibules de l'Âge du fer italien et les objets rassemblés dans des dépôts métalliques. Rien en apparence qui ne conduise à la violence et à la guerre en tant que forme organisée de violence. Celle-ci est entrée par une porte de côté, subrepticement.

Un sujet initialement choisi en a amené un autre, au terme de plus de vingt ans de recherche sur l'artisanat des alliages cuivreux anciens pratiqué par les sociétés de la Protohistoire. Durant ces années, j'ai fouillé des structures d'atelier et des lieux variés, appris à regarder la matière dans un microscope, tenté de restituer des chaînes opératoires, regardé et reproduit des gestes ancestraux avec un artisan d'aujourd'hui pour mieux

associer le matériel et l'immatériel ; je me suis pliée aux enseignements des méthodes historiques et j'ai tenté de combiner toutes ces approches au service d'un sujet, l'artisanat, avec un but, retrouver et comprendre les hommes incarnés par leurs productions. J'ai accumulé l'observation de mobiliers issus du terrain, des collections de musée et de provenances variées. J'ai fini par constituer un catalogue de vestiges variés, d'objets manufacturés, qui attestent de techniques, de savoir-faire d'exception.

Bientôt, il a été impossible de nier l'évidence. Les artisans ne fabriquaient pas que des objets de grande qualité, des bijoux et des vaisselles qui demandaient de l'adresse et des heures de travail. Ils fabriquaient aussi des objets pour tuer, des armes. Bien sûr, j'avais enregistré ces pièces dans mes listes d'inventaire ou mes références mentales. Et pourtant, bêtement, naïvement, je ne les avais pas regardés en face en me disant : « Cette épée a tué des individus, un, plusieurs. » Et les bronziers étaient, littéralement, les artisans de ces morts violentes.

Cette vérité s'est imposée progressivement, par touches dans mes études en laboratoire et au travers des cours et des séminaires. Il y eut aussi quelques moments clefs, deux en particulier. En 2005, je fis l'étude technique des cuirasses de Marmesse (Haute-Marne), découvertes de manière assez rocambolesque dans les années 1980, datables de la fin de l'Âge du bronze et conservées au musée d'Archéologie nationale (Saint-Germain-en-Laye¹³). Ces objets m'intéressaient car c'était un « dépôt » métallique typique de l'Âge du bronze et que le travail de tôlerie y était remarquable. Un mardi, jour de fermeture, les cuirasses quittèrent leurs vitrines. Pour éviter de trop importantes manipulations, elles ne furent pas descendues à la bibliothèque comme c'est l'usage, mais installées dans les réserves sous les toits. Le lieu ressemble à une sorte de

grenier d'antan, à l'image de ceux de l'enfance, riche d'un bric-à-brac approchant le trésor. Il y règne un froid de canard en hiver, comme souvent dans les vieilles bâtisses. Seule, à demi gelée, j'observais minutieusement ces cuirasses l'une après l'autre, cherchant chaque détail révélateur de l'histoire individuelle de leur fabrication. En posant l'une d'elles sur une petite table pour la photographe, l'incarnation de l'individu qui l'avait un jour portée se détacha soudainement du mur blanc qui devait me servir de fond. Oui, cette armure avait été utilisée, elle avait servi au combat, avant de devenir ce vieil objet archéologique garnissant une vitrine de musée abrité dans un ancien château royal. Je me suis alors assise et j'ai apostrophé *in petto* cet anonyme « personne », ce « nobody », sur ce qu'il avait vécu et commis dans cet habit de guerre.

Autre endroit, autre date, mais toujours sous les toits. En septembre 2006, le restaurateur du musée du Palazzo di Venezia (Rome) me conduisit à travers les couloirs de cet immense et majestueux palais jusqu'à une porte dérobée. Elle s'ouvrait sur un réduit de taille ridicule qui contenait un pupitre sur lequel était posé un cahier, celui des visiteurs qui devaient signer lors de leur passage. Une armure métallique, en pied, complète, datant du XVII^e siècle (de notre ère !) semblait surveiller le précieux registre. Un escalier très étroit s'élançait vers les hauteurs, traversait d'abord le laboratoire de restauration puis se poursuivait et finissait après plusieurs volées de marches au seuil d'une incroyable petite pièce, dont le sol vibrait sous les pas. Ce grenier de la tour qui domine le palais de Venise abrite, lui aussi, une réserve totalement hétéroclite. Une trentaine d'armures complètes semblent garder les lieux, qui contiennent également quelques vieux meubles-vitrines en bois. Dans celui qui justifiait ma présence, s'alignaient des séries de casques, de fragments de cuirasses, des épées courtes et longues, etc. Plus d'une cinquantaine de pièces

que je venais étudier à la demande de collègues italiens, une fois encore pour comprendre les processus de fabrication¹⁴. Installée de nouveau à une petite table avec appareil photo, balances, pied à coulisse, loupes variées, la fenêtre ouverte sur la coupole du Gesù se détachant sur le bleu du ciel immaculé dans cette magnifique matinée de la fin de l'été, je dus me rendre à l'évidence : tous ces objets n'étaient pas neutres. Ils sortaient de l'ordinaire et revêtaient des fonctions qu'il n'était plus possible de dissocier de leur fabrication. Oui, « mes » artisans avaient mis leur savoir-faire au service d'une production destinée à combattre, à blesser, à tuer. D'ailleurs, le prince Ladislao Odescalchi qui avait rassemblé cette collection, au début du ^{XX}^e siècle, ne sélectionnait que des armes, réparties depuis entre le palais de Venise, le château Saint-Ange et ses propriétés familiales. Le lot que je devais étudier avait été conçu d'une certaine manière pour illustrer les origines de la guerre. Cela ne pouvait être plus clair.

Cette vérité posée – enfin –, une pluie de questions m'a assaillie en cascade, portant sur l'artisanat bien sûr, mais aussi sur tout ce que cela impliquait, en amont comme en aval, liant formes et fonctionnalités diverses : comment concevoir ces objets au sein des sociétés humaines qui les ont produits ? Comment et pourquoi sont-ils fabriqués ? Que racontent-ils sur les hommes eux-mêmes et sur leurs choix au fil du temps ? Pourquoi étais-je restée si longtemps hors du sujet, et l'explication ne tenait-elle qu'à moi ou avait-elle une dimension épistémologique ? S'attaquer à la guerre est alors devenu une nécessité impérieuse malgré mes réticences. C'est donc, « par les armes » au sens littéral autant que littéraire, que la guerre s'est imposée, avec les nombreuses interrogations que cette réalité soulève. Je n'ai donc pas choisi ce sujet, mais je ne l'ai pas non plus évité.

L'histoire, science humaine

L'historien n'a pas pour mission d'esquiver, surtout quand, au terme d'années d'études, il est confronté à une forme d'évidence. Il a alors le devoir de mobiliser les outils et les méthodes d'une démonstration, en s'appuyant sur ses sources, en proposant des résultats, des hypothèses. Selon la nature du sujet, l'enquête est plus ou moins délicate, tant du point de vue scientifique que du point de vue humain. La recherche distancie l'historien de son sujet d'étude. Lorsque ce dernier est encore «vivant» dans tous les sens du terme, encore présent, c'est bien sûr beaucoup plus compliqué. C'est ce qui se passe au Rwanda de manière aiguë ou dans d'autres contextes où la distanciation entre l'événement passé et la réalité actuelle ne s'est pas opérée. Une forme de télescopage des temporalités brouille les pistes, charge l'historien d'émotions, de sentiments. Le chercheur se met en retrait avant de pouvoir, éventuellement, reprendre le dessus sur l'individu. L'histoire est, pleinement, une science humaine et sociale. La rencontre de ces réalités difficiles est normale, rassurante au fond sur les modalités de fonctionnement humain. L'insensibilité, réelle ou apparente, est plus inquiétante. Au Rwanda, c'est d'ailleurs une des clefs d'interrogation et d'effroi : comment comprendre les actes qui sortent des règles et des codes, comme les meurtres des voisins ou les dénonciations d'enfants¹⁵ ? Quels rouages des mécaniques comportementales sont mis en œuvre dans les massacres et les tueries de masse du ^{xx}e siècle ? Quelles formes de haine sont assez puissantes pour nier, dénier l'Autre au point de vouloir l'anéantir, le faire littéralement disparaître et l'annihiler à son propre regard ? Le spécialiste du monde contemporain est face à des actes difficiles à analyser, tant ils peuvent sembler éloignés des fondements de l'humanité dans sa dimension littéralement «raisonnable», c'est-à-dire éclairée par la raison.

Le Rwanda a été d'autant plus insupportable que l'Europe occidentale croyait avoir compris les leçons des exterminations nazies dans les camps de concentration, où, là aussi, la déshumanisation et la destruction matérielle des individus avaient atteint un paroxysme que l'on ne pensait plus voir se reproduire¹⁶. C'était une erreur de jugement et de perspective. Au génocide organisé et séparé géographiquement du quotidien des populations s'est substitué un massacre immersif dans lequel toute la population a été plongée, sans frontière entre les lieux de vie et les lieux de tueries. Un modèle différent reposant également sur la haine de l'autre dans sa différence, ici ethnique plutôt que religieuse, politique ou sexuelle. Le chemin du chercheur est alors particulièrement difficile, tant le réel déboussole les repères ou les certitudes d'une « méthode historique » apprise par l'homme...

Pour l'historien des périodes anciennes, ou très anciennes, le sujet s'aborde de manière différente. Il y a bien un télescopage de temporalités, mais il est en quelque sorte apaisé par la sédimentation, symbolique et réelle. La documentation est essentiellement, ou exclusivement, archéologique. Elle est donc directe en ce sens qu'elle est objet, ossement humain, trace matérielle de vies passées. L'archéologue projette ces vestiges du passé dans le temps présent. Il leur redonne vie en essayant de rendre leur voix à ceux qui se sont tus, il y a peu ou il y a très longtemps. Et il leur prête ses mots. Bien sûr, pour les époques les plus récentes, grâce aux données archéologiques, parfois par le biais d'autres types de sources, les hommes et les femmes qui sont étudiés ont un nom, une filiation, une identité tangible et évocatrice. Très vite, à l'échelle de l'histoire de l'homme, ces défunts étudiés sont à la fois très réels, directement par leurs restes ou indirectement au travers des objets ou des maisons qu'ils ont fabriqués, et en même temps, littéralement, anonymes. Ils sont désignés uniquement

par les terminologies que les archéologues inventent et leur attribuent *a posteriori*. Au fil des siècles, des millénaires écoulés, des émotions surgissent parfois lors d'une fouille, d'une découverte, mais rien de semblable à ce que peut provoquer la rencontre avec un mort récent et surtout identifiable, *a fortiori* si ses descendants sont vivants et présents. Sans nom et sans visage, ces «vieux» morts, préservent le chercheur de la douleur ressentie devant les palpables souffrances endurées lors de conflits violents et de guerres. Les sédiments qui les enveloppaient les ont progressivement transformés et partiellement déshumanisés dans le cadre de processus naturels de dégradation. Certes, un crâne reste celui d'un individu mais, privé de ses chairs, de ses traits et de ses expressions – fussent-elles figées dans la mort –, l'être humain entre dans un registre différent. Y compris s'il a explosé sous des coups de machette ou de hache. Il n'y a plus de personnification possible, de projection de soi ou des siens vers ce disparu. Il peut plus aisément prendre le statut de «source documentaire», au même titre qu'un vase ou le four d'un foyer, même si le devenir de ces restes humains mis au jour par les archéologues n'est pas sans poser des questions de traitement et de déontologie à la société tout entière qui en hérite¹⁷.

Un exemple de découverte récente, parce qu'il est une exception (un *unicum* à ce jour), bouleverse ces schémas tout en éclairant ce lien complexe entre les hommes actuels et les défunts d'un lointain passé. Il illustre cette difficile appréhension de la mort et des traces matérielles qu'elle laisse en fonction de leur nature. L'homme, assassiné il y a 5 300 ans, a été baptisé «Ötzi», un nom dérivé de celui du glacier situé à la frontière entre l'Autriche et l'Italie et dans les Alpes, où il a été découvert en septembre 1991¹⁸. Les scientifiques, les responsables qui conservent son corps au musée de Bolzano (Italie) refusent qu'on l'appelle ainsi. Qu'importe, le public

a fait ce choix car il correspond à une attente. Ce nom lui confère une partie de son identité. Le fait que son corps ait été remarquablement conservé dans la glace durant tout ce temps achève de lui donner un visage et une humanité que ses contemporains, pourtant nombreux dans les sépultures, ont perdus. Sa peau a été préservée sous une forme chimiquement transformée et porte des tatouages à des points stratégiques d'acupuncture. Ses cheveux ont été retrouvés. L'examen du contenu de son estomac a livré la nature de son dernier repas. Les examens cliniques ont permis d'établir une liste de pathologies qui placent Ötzi dans la catégorie des quadragénaires en mauvaise santé. Si on ajoute à cela une incroyable histoire autour de sa trouvaille et des morts en série parmi ses découvreurs, on trouve réunis tous les ingrédients pour en faire un héros du Néolithique final européen de la fin du IV^e millénaire. En outre, l'homme est à lui seul le héros d'un thriller aux hypothèses multiples, qui en font tour à tour un assassin, une victime, un fuyard... Quel que soit le bon scénario, un fait est avéré, celui de sa mort par une flèche dans le dos, sans doute tirée depuis une position en contrebas par l'un de ses poursuivants. La violence est donc au rendez-vous, sans que tous les détails soient accessibles. Et, malgré la réalité tangible qui rend Ötzi si fascinant, la distance qui sépare le monde actuel du sien rend l'approche de cette mort violente nécessairement différente de celles survenues lors des conflits récents.

Le pari historique de l'archéologie

La mise à distance de l'historien est, de fait, inhérente à la pratique archéologique pour les périodes très anciennes, en particulier celles des sociétés orales disparues. Est-ce que cela modifie le travail de recherche? En partie. Qu'est-ce

que cela change ? Cela permet sans doute de ne pas travailler dans le registre des émotions, ou tout au moins pas de manière aiguë¹⁹. Mais, travailler sur ces mondes anciens de l'oralité, c'est aussi être privé du liant entre les faits que constituent les mots. Sans ces mots originels, il faut adapter la méthode de l'enquête et de la démonstration. Une fois encore, composer avec l'existant hérité du passé.

Un malentendu ancien persiste, lié au rôle attribué à l'écrit. Quand l'Occident a réfléchi et inventé «l'histoire», il a raisonné avec ce qu'il connaissait, les textes. Les Antiques constituaient le socle de l'érudition. Hérodote a été posé en père de l'histoire dans une lecture étroite de la première phrase des *Enquêtes*²⁰. Depuis, de l'eau a coulé sous les ponts de la pratique historique. Depuis, l'archéologie a été inventée, les sociétés orales disparues ont été identifiées dans le sous-sol de l'Europe, des méthodes ont été mises au point pour faire parler les traces matérielles entendues comme une autre forme d'archive. Certains ont d'ailleurs eu l'intuition d'en tenir compte précocement et de proposer une vision élargie et renouvelée de l'histoire au sein de l'École des *Annales*²¹. Lucien Febvre l'avait subtilement énoncé : «L'histoire se fait avec des documents écrits, sans doute. Quand il y en a. Mais elle peut, elle doit se faire avec tout ce que l'ingéniosité de l'historien peut lui permettre d'utiliser... Donc des mots. Des signes. Des paysages et des tuiles. Des formes de champ et de mauvaises herbes. Des éclipses de lune et des colliers d'attelage. Des expertises de pierre [...] et des analyses d'épée²².» L'histoire tient dans la démarche. L'objectif est de comprendre l'homme du passé dans toutes ses composantes, ses choix individuels et collectifs. Qu'importe que la preuve soit un assemblage de mots ou d'objets, qu'ils soient vieux ou récents, très nombreux ou très lacunaires. Ce n'est ni une question de nature ni une question de quantité des sources. La documentation est un moyen,

non une finalité. Elle porte une recherche dont l'objectif la dépasse, tout en lui étant soumise dans l'ampleur des conclusions possibles. Toutes les sociétés du passé y ont leur place et l'enquête n'est jamais close²³.

Je n'ai pas de lien direct avec la guerre en tant qu'individu, et j'admets même une forme de rejet. Je fuis systématiquement les images de violence sous toutes leurs formes, cinématographique ou photographiques. Je ne comprends pas le goût pour le morbide... Ce n'est donc pas en tant qu'être humain que j'ai abordé cette recherche, mais en tant que chercheur, et par devoir. En outre, sans doute a-t-elle été possible car les époques concernées sont si anciennes que la sédimentation a fait son œuvre. J'ai croisé, au cours des études sur les armes, des tueurs et des victimes, mais ils sont restés anonymes et très indirectement incarnés. Plus encore, c'est justement l'enquête sur une documentation archéologique particulière – ma spécialité de recherche – qui m'a permis de les apercevoir, mais au-delà encore de l'artisan que je voulais initialement approcher et comprendre.

Relire la guerre et la Protohistoire européenne

La guerre est un sujet complexe qui a tenu une place précoce dans les écrits, dès l'Antiquité, mais pas nécessairement en tant que sujet d'histoire tel qu'on l'entend aujourd'hui. Les bibliographies sur la guerre abondent, focalisées sur les batailles, le politique, la logistique, la stratégie. Après un temps de doute et de rejet au lendemain de 1945, c'est un thème actuellement omniprésent, mais dont les approches ont changé. On est passé de la guerre vue et décrite comme une fresque à la guerre vécue de l'intérieur dans ses souffrances. Les conflits les plus récents occupent le devant de la scène, intégrant des pays

en guerre ou des actes de terrorisme, mais aussi des travaux d'historiens autour des commémorations. Les manifestations successives dédiées au centenaire de la Première Guerre mondiale programmés entre 2014 et 2018 entrent ainsi dans ce cadre. En France, la guerre d'Algérie trouve enfin une place après avoir été longtemps occultée. Dans le monde, la question de l'esclavagisme et des guerres coloniales est largement discutée, jusqu'à susciter de fortes polémiques dans tous les pays concernés. Cette surabondance écrase, culpabilise parfois, et brouille les pistes. Les conflits les plus récents sont très largement dominants, au point d'aboutir parfois à une confusion entre histoire et mémoire²⁴. Tenter d'ouvrir des perspectives sur la très longue durée du phénomène semblait avoir du sens pour mieux comprendre ces questions dans leur globalité, en échappant ainsi à un présentisme qui rejeterait presque la Révolution française dans un passé très lointain si l'on n'était pas vigilant. Certes, la guerre étant au goût du jour, des batailles célèbres – celle de Bouvines, le 27 juillet 1214, celle d'Azincourt, le 25 octobre 1415, ou encore celle d'Hastings, le 14 octobre 1066 – ont donné lieu récemment à des festivités, des reconstitutions et des publications. Ce sont des guerres qui entrent dans le « modèle » classique de l'histoire. Pour les sociétés les plus anciennes d'Europe, la manière d'aborder la guerre a été conditionnée par le regard des Européens sur leur propre histoire, celle des autres et la manière de penser celle-ci en tant que champ disciplinaire. Qui sait même ce qu'est la « Protohistoire » ou, plus simplement, quelles sont les sociétés de « l'Âge du bronze » ? Le spécialiste des sociétés protohistoriques mesure à quel point sa place est dérisoire dans ce paysage²⁵. Un tour d'horizon des programmes scolaires (du primaire au baccalauréat), reflet assez fidèle de l'importance et des équilibres accordés aux différentes périodes historiques et sociétés humaines, lui confirmera qu'il représente

bien peu et qu'il est encore largement exclu de «l'histoire» au sens le plus classique²⁶. Pourtant, ces divisions ne sont pas juste une affaire de boîtes dans lesquelles on rangerait des tranches du temps²⁷. Les conséquences sur les modalités de pensée sont majeures. Deux mondes sont isolés par une invraisemblable frontière intellectuelle, celle de l'écrit, qui conditionne le regard porté sur les sociétés. L'histoire définie par l'existence, ou non, de textes est erronée et réductrice. L'histoire humaine est celle des hommes du genre *Homo*, dont les traces nous permettent de restituer des comportements d'ordres sociaux, culturels, techniques, etc. propres à l'espèce humaine. L'histoire humaine est donc, au minimum, celle d'*Homo sapiens*, notre ascendant direct. Notre «nous» sur le plan biologique (avec un petit pourcentage variable de Neandertal). Le fait que certaines sociétés aient choisi l'écrit appartient à l'histoire mais ne définit pas l'histoire. Osons même aller plus loin : la «Préhistoire» entendue, non pas comme une terminologie commode et imparfaite désignant une période (comme les autres) avec ses diversités et caractéristiques, mais comme une science autonome est absurde. Si cette option était concevable au XIX^e siècle au moment de la mise en place des recherches en archéologie et des reconnaissances académiques, l'évolution des méthodes, des connaissances et des paradigmes l'a rendue obsolète²⁸. Au fil des travaux et des rencontres, non seulement cette certitude s'est imposée, mais il m'a semblé capital de la dénoncer et de souligner à quel point la manière d'aborder l'histoire avait parfois empêché l'Europe d'écrire la sienne. Par exemple, sur la guerre.

Dans sa forme première, ce texte était purement académique, protégé en quelque sorte par un cadre, un vocabulaire technique très pointu et assez abscons, celui de «l'archéométrallurgie²⁹». Plusieurs années plus tard, et quelques travaux

supplémentaires plus loin, il m'a paru incongru de le donner à lire ainsi. J'ai souhaité adapter l'écriture de ce livre à un lectorat peu familiarisé avec les terminologies de ce que l'on appelle la «Préhistoire» et la «Protohistoire», et bannir au maximum ce que l'on pourrait qualifier de jargon de spécialiste³⁰. J'ai essayé de guider le lecteur par des chemins sur lesquels il avait besoin de quelques repères. Pour l'emmener là où je voulais le conduire, il a été nécessaire de passer par une mise en perspective de certains de ses acquis, par une déconstruction de ses certitudes, par une dénonciation de certaines erreurs enseignées comme vérités, avant de donner des contenus et proposer de nouveaux modèles explicatifs. Le lecteur, lui aussi, entre en guerre «par les armes» et la métallurgie, mais seulement après qu'il a eu connaissance d'une histoire de la recherche et des concepts et compris de quelle manière de vieux *a priori* encombrant encore sa pensée. Dans ce contexte intellectuel actuel, j'ai essayé de lui proposer une voie entre les données les plus pointues de l'archéologie, qui ne sont pas très explicites pour le non-spécialiste, et le récit narratif au bord de la fiction, qui n'est plus de l'histoire.

Au fond, mon objectif pour l'écriture de ce livre est double, inscrit dans une dynamique résultant à la fois d'une réalité subie (la guerre m'est tombée dessus) et d'un militantisme assumé (réduire l'histoire à celles des sociétés de l'écrit conduit à se tromper) : offrir de nouvelles perspectives sur l'écriture de l'histoire libérée de certains de ses carcans poussiéreux ; donner à comprendre la naissance de la guerre comme un acte technique et social, il y a plusieurs milliers d'années en Europe, dans un modèle à inventer.

CHAPITRE I

QUELLES GUERRES ?

Il était une fois, une panoplie de guerrier...

La guerre se fait en armes. Vers l'An Mil avant notre ère, le combattant de l'Europe occidentale est équipé, capable de se protéger comme d'attaquer. Sa panoplie peut être variée, avec des pièces – casques, cuirasses, épées – qui ne laissent guère de doute sur leur usage. Suivons-les au travers d'une panoplie que nous rattacherons à un possible « guerrier de l'An Mil ». Elle est composée d'armes emblématiques, cohérentes ainsi rassemblées, même si les puristes noteront qu'elles ne sont pas strictement contemporaines et qu'elles sont originaires de régions proches mais pas identiques (casque et épée dans le secteur de la Manche et la cuirasse à proximité des sociétés alpines et plus continentales). Pour les humaniser, les rendre vivantes, admettons un instant de rassembler et de mettre ces armes en situation¹.

En 1832, dans la verte Normandie, Monsieur Maline qui labourait le champ attenant au château d'Ailly (Calvados) découvrit par hasard un lot d'objets, principalement composé de neuf casques. Il déclara sa trouvaille à Monsieur Vauquelin,

propriétaire des lieux. Les objets étaient identifiables sans trop de difficultés. Les érudits locaux qui s'intéressaient à ces «antiquités» classèrent les neuf casques dans le type des casques pointus dits «à crête» ou à «ailerons latéraux». On les compara à des exemplaires que l'on trouvait alors dans les tombes de la nécropole villanovienne (premier Âge du fer italien, X-VIII^e siècles avant notre ère) de la ville de Tarquinia, qui portait encore le nom de Corneto. On se demanda comment ces objets pouvaient être morphologiquement si proches. On y vit des influences méditerranéennes jusqu'aux confins des littoraux de la Manche au travers de navigations et on data ces objets des temps les plus anciens que l'on était alors en mesure d'identifier, une forme de «pré-Antiquité», le temps des Celtes, antichambre de l'histoire. On interpréta bien ces neuf pièces comme des armes défensives, en lien donc avec le combat, celui des populations celtes qui avaient osé braver Jules César mais qui avaient dû finalement céder à Alesia en 52 avant notre ère. Quarante ans après leur découverte, les casques incarnaient plus que jamais cette réalité. En 1867, alors que le musée des Antiquités nationales était inauguré à Saint-Germain-en-Laye, l'un des casques «gaulois» fut présenté à l'Exposition universelle qui se tenait à Paris. Trente ans plus tard, c'est encore cet exemplaire normand que Vercingétorix jette aux pieds de César sur l'incroyable scène de reddition peinte par Lionel Royer. Sur ce même tableau, le chef gaulois porte une cuirasse étincelante dont le modèle fut inspiré par l'une des découvertes récentes – celle dite de Grenoble ou de Véria (Jura) trouvée également fortuitement, en 1860, ou peut-être encore celle dite de Naples qui porte un décor de volatiles affrontés. Le tableau est en revanche trop ancien pour que le lot de Fillinges (Haute-Savoie), trouvé en 1901, ait pu servir de référence.

Parmi les découvertes récentes et emblématiques, peut-on mentionner l'ensemble de Marmesse (Haute-Marne) qui

compte à ce jour neuf cuirasses, peu à peu reconstituées au fil de différents épisodes. Tout commença en 1974, lors de travaux d'extraction de sables comme il y en eut en masse pour des constructions de multiples infrastructures (routes, voies ferrées, bâtiments, etc.) dans une France en plein développement et reconstruction. La pelleteuse dégagea des fragments métalliques de tôles décorées au lieu-dit du « Petit Marais » qui restèrent inconnus. Ils furent déposés chez l'entrepreneur sans que le propriétaire du terrain en fût informé. En 1976, d'autres fragments virent le jour, déclenchant cette fois la visite d'archéologues, puis une première intervention sur le terrain en 1980. Les découvertes s'égrenèrent ensuite jusqu'à la fin des années 1980 avec divers remontages et campagnes de restauration. Les cuirasses devinrent rapidement célèbres et emblématiques de l'armement défensif de la fin de la période de l'Âge du bronze. À la fin du XX^e siècle, les études scientifiques avaient permis d'établir des classifications variées de tous les objets métalliques. On savait désormais que les casques de Normandie étaient à peu près contemporains de ce type de cuirasse. Le guerrier gaulois qui avait défié Rome n'était pas occulté mais ses ancêtres de l'Âge du bronze n'étaient pas réellement appréhendés comme tels et, surtout, la guerre n'était pas un sujet en soi. On se concentrait alors sur les types, les datations, les influences stylistiques éventuelles. Celui qui portait la cuirasse n'était pas le guerrier, le combattant, l'homme qui tente de tuer ses ennemis et de se protéger, c'était « l'élite sociale ».

La panoplie de notre combattant serait incomplète sans l'arme offensive qui joue ici un rôle majeur, l'épée. Parmi les milliers d'exemplaires européens, retenons-en un qui soit cohérent dans l'équipement de notre hypothétique guerrier de la fin de l'Âge du bronze. En 1913, l'oncle d'un certain monsieur Wimet trouva fortuitement une épée de bronze au pied du fort de Croy à Wimereux (Pas-de-Calais). Elle a été étudiée par

différents chercheurs, surtout dans les années 1970 et 1980 au moment où sont rédigées les premières grandes synthèses sur l'Âge du bronze. Chacun l'a regardée, mesurée – 56,5 cm de longueur pour un poids de 414 g –, a noté sa lame pistilliforme, sa languette métallique complexe en trois parties bien distinctes avec un pommeau évasé, une fusée assez longue et perforée en trois points pour la fixation d'une poignée en matériau organique (bois ou os) qui devait être rivetée sur la garde qui s'élargit et qui est également perforée en deux endroits, de part et d'autre de la lame. Chacun aussi a souligné son admirable état de conservation et proposé une attribution au Bronze final, vers l'An Mil avant notre ère, et un rapprochement avec un type caractéristique du sud-ouest de l'Angleterre et du nord-ouest de la France, dit «Ewart Park». Personne ne l'a alors réellement imaginée en situation, placée entre les mains d'un guerrier, tout en la désignant pourtant comme une «épée». En 1975, P. Leclerc, auteur d'une notice dans un périodique érudit local, notait : «L'épée est très belle.» Il est vrai que les lignes de l'objet sont élégantes et que l'on peut retenir ce critère esthétique pour le décrire... tant qu'on ne l'aborde pas sous l'angle de sa réalité fonctionnelle, tuer. Aujourd'hui, pour cette arme, comme pour un casque et une cuirasse à peu près contemporains, il est difficile de ne pas regarder la réalité en face.

Voici donc notre équipement qui passe, dans le regard des chercheurs, du statut d'objets rattachés à des typo-chronologies à celui d'armes réelles portées par un individu qu'il va falloir, à un moment ou à un autre, placer sur le champ de bataille.

Il faudra patienter pour jeter les armes dans la bataille. Avant de les mettre en action, j'ai fait le choix de nous pencher sur les fondements du discours littéraire et historique tenu

sur la guerre en Occident. Une incursion en terre historiographique ne relève pas d'un vain caprice. La guerre a été un des tout premiers sujets mis en récit par les hommes (certains hommes ou plutôt certains acteurs) et, en même temps, un thème dont des pans entiers ont été occultés pendant des millénaires. Le paradoxe n'est pas mince. Il est de surcroît lourd de conséquences dans l'écriture de l'histoire des sociétés orales européennes disparues. La guerre y a été très longtemps tue. Les explications tiennent à une mosaïque de raisons qui se sont combinées pour aboutir à des silences et à des erreurs.

L'Europe a développé une vision de l'histoire dont elle était le centre (supérieur), face au reste du monde (inférieur). Elle a choisi ses racines dans une filiation avec des sociétés de l'écrit, n'ayant d'ailleurs eu pendant longtemps aucune autre alternative. Elle a instauré un modèle de l'altérité dans un exotisme lointain qu'elle découvrait – et conquérait – sans le comprendre. La guerre a traversé son histoire, marquant les esprits des hommes et imprégnant les textes. Cette construction du discours est complexe, tortueuse même. Elle a conditionné la capacité intellectuelle des hommes à concevoir l'idée de « guerre » hors des modèles qu'ils avaient imaginés. Le XIX^e siècle a posé des cadres académiques, tout en bouleversant ceux que les intellectuels établissaient. La guerre n'y a pas tenu un rôle majeur, prolongeant un modèle ancien de pensée. Le XX^e siècle, lui, a été bouleversé par les guerres. L'Occident a dû repenser ses certitudes et modérer son arrogance. L'étude des sociétés qui n'avaient alors pas trouvé de place dans les schémas proposés ont fini par se frayer un chemin. C'est à ce prix qu'envisager l'invention de la guerre en Europe est devenu intellectuellement possible. Tardivement.

Parcourons donc cette histoire et voyons ces références devenues incontournables, posées comme autant de jalons dans l'historiographie européenne qui ont façonné les esprits au

point d'avoir imprégné les travaux scientifiques et d'avoir créé un fil rouge expliquant le passé. Avec ces outils, il deviendra possible d'aborder l'absence de travaux d'historiens européens sur les guerres les plus anciennes qui se sont déroulées sur son sol, de voir de quelle manière le sujet est traité ou évité depuis 1945. La construction du discours est scandée par un tempo en plusieurs phases, strates, tissant des liens essentiels entre guerre, politique et société : les textes antiques, les réflexions de l'époque moderne nourries des guerres européennes mais aussi de la découverte de mondes lointains, la mise en place au XIX^e siècle des domaines disciplinaires au milieu desquels des archéologies apparurent, puis dès les débuts du XX^e siècle la réflexion historique. Cette dernière ouvrit de nouvelles perspectives avant que les conflits mondiaux ne mettent à mal le triomphalisme européen-centré, ne le transforment, sans que pour autant cette révolution des esprits accorde une place inédite à ses «sauvages autochtones» en guerre il y a fort longtemps, sur son propre sol. Mais, avant tout, sans doute faut-il s'arrêter sur le mot clef lui-même, «guerre».

Mots de guerre

De nombreux auteurs ont livré leur définition de la guerre. Partons de ces mots (et maux) qui l'accompagnent : la «violence» relève d'actes individualisables qui peuvent être spontanés ou prémédités de la part de personnes saines ou souffrant de pathologies psychologiques ou de traumatismes qui expliquent ce type de comportement, ponctuel ou récurrent. Lorsque qu'elle échappe à ce cadre individuel et devient organisée, on change de registre et de vocabulaire. Elle recouvre alors une autre réalité qui la dépasse tout en l'intégrant. La violence accompagne la guerre mais ne se substitue pas à elle. La «razzia» est une action ponctuelle, collective

et violente. Le « massacre » est une action violente au cours de laquelle de nombreux individus sont tués en un temps très court. Lorsque cette mise à mort relève d'une logique visant à exterminer tout un peuple, c'est un « génocide ». Une sélection dans le choix des victimes porte parfois sur des catégories de critères liés aux personnes (religion, politique, choix sexuels, etc.), qui sont autant de « justifications » des bourreaux pour légitimer leurs actions. Le « conflit » relève d'un antagonisme, d'une opposition de positions, d'opinions voire de sentiments entre des personnes et des groupes. Ces différends peuvent rester pacifiques et trouver des issues par le dialogue, la recherche de conciliation et de compromis. Ils peuvent aussi à l'inverse déboucher sur une impasse et, s'ils sont assez marqués, aller jusqu'à l'affrontement. C'est dans ce cadre que la « guerre » se définit en général. *Le Petit Larousse* fournit une définition communément admise en Occident : « La guerre est le recours à la force armée pour dénouer une situation conflictuelle entre deux ou plusieurs collectivités organisées, clans, factions ou États². »

La guerre implique donc l'emploi de moyens dans le cadre d'une organisation, celle des sociétés (et leurs dirigeants) comme celle des actions elles-mêmes dans l'accomplissement de la guerre. En d'autres termes, la guerre ne saurait se concevoir comme un geste improvisé d'individus, hors des cadres (et normes) de la société à laquelle ils appartiennent. Cette notion d'encadrement est fondamentale car elle introduit la possible légitimité du conflit organisé, et donc de la mort d'autrui portée par un acte politique et social.

Toutefois, au-delà de ce cœur commun de définition de la guerre, les variantes peuvent être nombreuses, car les sociétés elles-mêmes sont plurielles. Il ne peut donc y avoir qu'une seule et unique définition universelle de la notion de guerre. Et encore moins de ses modalités, ses pratiques, ses choix à

<i>Les âges des métaux en images</i>	86
<i>Lieux de combat</i>	91
<i>Premiers champs de bataille</i>	95
<i>Lieux et objets de culte</i>	97
<i>Des squelettes et des esquilles</i>	102
<i>Leçons d'os</i>	106
CHAPITRE III. QUAND LE MÉTAL PARLE	113
Récit 3 : Le monde du métal	113
<i>Fascinant métal</i>	118
<i>Faire le choix du métal en Europe</i>	123
<i>Découdre le manteau d'Arlequin</i>	127
<i>D'inavouables hiérarchies</i>	129
<i>Déchiffrer et comprendre</i>	132
<i>Au laboratoire</i>	138
<i>Commencer l'enquête par la fin</i>	142
<i>Dans le creuset du bronzier</i>	145
<i>Sous le marteau de l'artisan</i>	150
CHAPITRE IV. DES ARMES, COMME UNE LISTE À LA PRÉVERT	153
Récit 4 : Le bronzier dans l'atelier	153
<i>L'épée parut et prolongea le bras de l'homme...</i>	159
<i>L'épée évolua...</i>	165
<i>Le fourreau l'accompagna...</i>	168
<i>La lance s'affirma...</i>	170
<i>La flèche persista...</i>	174
<i>La lame emmanchée joua l'ambiguïté...</i>	177
<i>Le bouclier protégea le corps...</i>	179
<i>Le casque métallique doubla la tête du guerrier...</i>	182
<i>Le métal para le buste...</i>	191
CHAPITRE V. PARTIR AU COMBAT	199
Récit 5 : Prendre les armes	199
<i>Les violences du Paléolithique</i>	203
<i>Polyvalences techniques au Néolithique</i>	208
<i>Quelle « guerre » néolithique ?</i>	211
<i>Déclaration de guerre à l'Âge du bronze</i>	217
<i>Révolution de combat en 1700 avant notre ère</i>	219
<i>Le visage pluriel de la guerre à l'Âge du fer</i>	225

TABLE DES MATIÈRES

<i>La violence ajoutée à la violence</i>	228
<i>L'adieu aux armes</i>	230
<i>Les dépôts métalliques</i>	235
CHAPITRE VI. LA GUERRE DANS TOUS SES ÉTATS	243
Récit 6 : Le guerrier de l'An Mil sur le littoral normand	243
<i>Les femmes : déesses ou pécheresses ?</i>	251
<i>La domination masculine</i>	254
<i>Femmes riches et sans armes</i>	257
<i>La transgression des normes</i>	261
<i>Les raisons de guerre</i>	265
<i>État, primitifs, et écrit. Les termes du pouvoir</i>	268
<i>Quelles sociétés ?</i>	274
<i>Trois âges de guerre ?</i>	277
<i>Des mots et des fonctions pour chacun</i>	281
<i>L'Occident dans les dynamiques de guerre</i>	282
À HAUTEUR D'HOMMES	287
<i>Jeux d'échelles</i>	288
<i>Guerre et paix</i>	293
<i>Voyage dans la cuisine de l'Âge du bronze</i>	295
<i>Notes</i>	299
<i>Bibliographie</i>	327
<i>Index des noms</i>	347
<i>Index des lieux</i>	349
<i>Remerciements</i>	353